***La mémoire dans l’art d’aujourd’hui, une anticipation du futur :***

***Le passé n’existe pas !***

***Jean-Loup Héraud, UPA*, 9 mars 2016, Journée internationale de la femme**

J’espère que le propos qui suit ne vous découragera pas, en ce jour de la journée internationale de la femme que je commémorerais à ma façon, de venir voir, plutôt qu’écouter mon propos, qui sera volontairement paradoxal, comme le dit le titre ci-dessus.

Comme à l’habitude, je prendrai appui sur un ensemble d’œuvres d’art que j’ai rencontrées ces derniers mois et qui ont aiguillonné ma réflexion, jusqu’ici bien pauvre, sur la nature de la mémoire. Au moins trois rencontres m’ont convaincu que la mémoire n’est pas tant la conscience du passé (conservation, une résurrection, restauration, reconstruction etc…), que l’anticipation d’un futur réel ou possible : la perspective inversée de *Ramette* à la gare de la Part-Dieu de Lyon dévoile ce que « sera » devenu le quartier après la destruction de l’immeuble central de la place ; dans un autre contexte, *la frise de Beethoven* stupéfiante de Klimt (1902) sur la 9ème symphonie de Beethoven prolonge sur le plan plastique l’œuvre musicale, s’appuyant sur l’Ode à la Joie de Schiller, chef d’oeuvre bien éloigné des joliesses qu’on présente de lui; enfin, l’ahurissante sculpture *Permanent Residence* du grec Andreas Lollis, abri de Sdf de bric et de broc, présentée à la récente Biennale de Lyon de 2015, m’ont convaincu que la mémoire n’est pas rétrospective mais prospective.

Je prendrai la question de la mémoire et de l’oubli sur un autre registre que celui qui a été envisagé dans les présentations que j’ai pu entendre jusqu’à présent. Pour moi, on ne peut pas envisager la question de la mémoire ou de l’oubli sans reposer à nouveau frais la question du passé : quel est en effet le passé dont se souvient la mémoire ? Car la mémoire est une fonction psychique alors que le passé se situe sur un autre registre, il porte avec lui la question controversée de son statut ontologique.

Mon plan à l’heure qu’il est sera le suivant :

Dans un premier temps je soutiendrai la thèse paradoxale que **le passé n’existe littéralement pas,** car le passé n’est pas tant factuel que virtuel ; cette prise de parti a été renforcé par ma lecture récente du livre de Elie Dühring *Le futur n’existe pas* ainsi que par les propos récents de *Laurent Derobert* du mois de janvier à l’UPA. Et je viens de prendre connaissance du livre des historiens Quentin Deluermoz et Pierre Sigaravélou, *Pour une histoire des possibles*, que je n’ai pas lu.. J’appuierai pour ma part cette position en risquant une théorie du temps née de la physique quantique. Si la dimension ontologique du passé retiendra mon attention –et la mémoire a pour objet le passé-, c’est pour affirmer que l’oubli est constitutif de la mémoire, et ne vient pas après.

Le reste de ma conférence s’appuiera sur un ensemble d’œuvres qui déclineront trois manières pour l’art d’utiliser un passé fictionnel pour représenter le futur :

- un futur prévisionnel, à l’image par exemple, des postures renversantes de Ramette remettant le monde à l’endroit.

- un futur antérieur, représenter le futur dans le passé : j’opposerai l’« archéologie du futur » des objets du plasticien Arman à celle de Boltanski, sur la mémoire des personnes au futur, tel *« Et toi comment es tu mort ? »*

-Un futur prospectif : un temps plus long sera consacré à l’analyse de l’étonnante fresque de Klimt sur Beethoven

Ma partie conclusive reviendra sur le geste du Ready-made de Duchamp qui, oublié pendant une cinquantaine d’années, fermant les voies à l’art classique, en montrant qu’il a ouvert des voies infinies de répétition du réel problématique. On s’interrogera par exemple sur la signification du salut nazi revendiqué par A. Kieffer (rétrospective au centre Pompidou), ou encore sur l’angoissante *Alfa Roméo* accidentée de B. Lavier, et enfin sur la réponse à l’énigme de la *Permanent Residence*.

Pour moi, l’art contemporain permet de comprendre le monde en le mettant en confrontation avec lui-même. Car c’est la fiction, ici artistique, qui permet de dériver notre connaissance du monde, car elle n’est ni illusion, ni mirage, mais vérité. Si on congédie l’idée d’une *mémoire factuelle* au profit d’une mémoire *fictionnelle* telle que la mette en scène les arts d’aujourd’hui (mais aussi d’hier), on concédera avec Ricoeur que la défiguration du monde provoquée par la fiction artistique peut permettre de reconfigurer notre monde